

Paul DESCHANEL



**Discours au Banquet de l'Association
nationale des Étudiants**

8 MAI 1909



**Discours au 25^e Anniversaire
de l'Alliance française**

1^{ER} JUIN 1909



PARIS

Arthur ROUSSEAU

ÉDITEUR

—

1909

**Banquet de l'Association nationale
des Étudiants**

BANQUET

DE

L'ASSOCIATION NATIONALE DES ÉTUDIANTS



Messieurs et chers Camarades,

Vous me donnez ce soir une grande joie. Voir venir à soi l'élite de la jeunesse est pour un homme public un plaisir des dieux. Vous portez en vous tant d'espérances ! Et, s'il en était besoin, vous ranimeriez les nôtres. Mais la flamme brûle toujours aussi vive dans nos cœurs, parce que notre foi et notre idéal sont demeurés les mêmes, parce que nous vous sentons derrière nous, près de nous, et que nous savons que vous serez plus heureux. Oui, les épreuves que nous avons subies vous seront épargnées, et vous pouvez regarder la vie en souriant.

Parmi les hommes de ma génération, il en est qui, nés en exil, apprirent des lèvres paternelles à balbutier le nom de la France avant de l'avoir vue ; qui, naissant à la vie de l'esprit, virent la France envahie, démembrée, en proie à la guerre civile ; et qui, plus tard, croyant pouvoir travailler pour elle, la virent

déchirée par une lutte fratricide, dont les effets durent encore. Non, vous ne connaîtrez pas ces douleurs, mais il faut qu'elles vous servent.

A l'origine de toutes ces grandes infortunes, vous trouvez des fautes de conduite, des erreurs d'optique, pour tout dire, l'ignorance. On prétend que l'illusion est la condition du bonheur. Cependant l'illusion, c'est le mirage, qui égare. Savoir, comprendre, voilà le secret de la force. Et qui donc verra clair, qui donc comprendra, si ce n'est vous, vous les privilégiés de la vie, qui pouvez lire, voyager, comparer, juger, prendre possession des choses dans le temps et dans l'espace, et qui recevez, des premiers maîtres de notre époque, la science accumulée des générations ?

Ces lumières, Messieurs, vous ne devez pas les garder pour vous seuls : vous les répandrez autour de vous, et d'abord parmi ceux qui en sont privés. Je ne pense jamais sans effroi à ces petits enfants de nos campagnes, qui sortent de l'école à douze ans, qui jamais plus n'y retourneront et qui, à vingt et un ans, deviendront électeurs. Que savent-ils de la vie universelle et des problèmes qui tourmentent notre existence ? C'est à eux qu'il faut penser d'abord, c'est à eux qu'il faut vous donner : d'ailleurs, ceux qui s'oublient pour les autres perdent bien des raisons d'être tristes.

On accuse souvent la bourgeoisie d'être inerte, égoïste, fermée : nous ne sommes pas de ces bourgeois-là ! Nous sommes sortis du peuple et nous en sommes fiers, et nous restons peuple. Nous croyons à

l'unité profonde du labeur humain. Oui, ce monde est un vaste atelier, où tous les ouvriers, du savant au manœuvre, coopèrent à la même tâche. Sans doute, la division croissante du travail sépare ceux-là mêmes dont l'accord serait indispensable aux solutions, et il ne manque pas de gens pour essayer de rendre les murailles encore plus épaisses, afin qu'on ne s'entende pas. Sans doute aussi, vous aurez à lutter contre d'injustes défiances; mais dites-vous qu'elles sont le legs d'iniquités séculaires, et répondez à la défiance par la confiance. Le peuple, comme la jeunesse, va d'instinct à qui l'aime. Qu'au milieu de vous, les plus humbles membres de la famille humaine soient aussi les plus honorés! Sachez entendre les nobles leçons de la misère. Les grandes choses se font surtout par les misérables. Le bien-être souvent est inerte. Le monde marche par la douleur. C'est elle, ce sont les exilés de la joie humaine, qui ont engendré les plus grandes révolutions morales de l'humanité. Oui, à un monde nouveau, né de la science et de la démocratie, il faut un droit nouveau. Ce droit, vous le ferez avec nous.

Votre devoir social est donc évident. Mais voici la difficulté :

Cette France, d'esprit si clair, est, il faut bien le dire, trop souvent la proie des mots. Il y a des mots à double et triple sens, qui sont des pièges à facettes où se prennent les simples. Les idées vagues font peut-être encore plus de mal que les idées fausses; on en peut dire ce que Chamfort disait des sots : « Les sots sont

les troupes légères de l'armée des méchants; ils font plus de mal que l'armée même, ils infestent, ils ravagent ». Certains hommes qui se croient l'esprit très libre ont seulement changé de superstition; ils vivent sur des mythes nouveaux, dans un empire fabuleux, où tout est illusion, symbole et songe.

Et c'est la misère de notre métier, à nous autres politiques, que, à chaque génération nouvelle, tout ou presque tout est à recommencer; que l'histoire d'hier est la plus oubliée, et que chaque génération survenante, ignorante du passé, ramène avec elle les mêmes préjugés, les mêmes funestes erreurs, qui ont traîné à travers vingt siècles d'histoire. Aussi, ceux qui se jouent du peuple font-ils preuve d'une indigne bassesse de cœur. La flatterie est le plus grossier des pièges et un péril mortel.

Avez-vous assisté à une course de taureaux? L'animal sort, tout brûlant, des ténèbres du toril. Ivre de lumière, il s'élançe; mais l'homme, perfide, agite devant ses yeux la capa, et toujours le taureau est pris par le même mouvement de la loque rouge, qui va le perdre. Ah! si, dans un éclair, il pouvait comprendre!

Messieurs, si vous m'en croyez, passez toutes les théories au fil de votre raison. La précision est une forme de la probité. Il n'est pas vrai que l'analyse tarisse les sources de la vie; il n'est pas vrai que la vie de l'esprit meure sur les sommets; il n'est pas vrai que notre impuissance réelle soit la rançon de notre puissance idéale. « Savoir, c'est pouvoir ». Ce n'est

pas parce qu'on a fait le tour de trop de choses, qu'on désespère; c'est parce qu'on n'a pas regardé assez longtemps ni assez loin. L'intelligence ne tue pas la volonté, elle lui crée des devoirs.

Je sais que je parle ici devant des hommes de toute opinion, que le principe de votre Association est le respect de toutes les manières de penser ou de croire, et que la tolérance, la pensée libre en est la beauté; mais nous pouvons, n'est-ce pas? parler sans contrainte de choses qui appartiennent à l'histoire, et vous pardonnerez cette vue au président de l'*Association des anciens élèves et élèves de l'Ecole des sciences politiques* et au président du *Collège libre des sciences sociales*. Voyez la France depuis cinquante ans. Pourquoi ses revers? Parce qu'on ne voyait pas, parce qu'on ne savait pas, parce que ceux qui savaient virent leurs avertissements méprisés. Et après 1870, où tourner les yeux, où trouver un appui? Les esprits clairvoyants montraient ce double objectif (et, en vérité, il suffisait de regarder la carte) : Londres et Saint-Pétersbourg. Mais, au lieu de tendre tous les ressorts vers ce double dessein, que de temps perdu! Douze ans d'un côté (affaire Appert, etc.), vingt-cinq ans de l'autre, de l'Egypte à Fachoda. Et après, la guerre de Mandchourie, prévue, pourtant, annoncée par ceux qui devaient l'empêcher. Mirages!

Attachez-vous donc passionnément à la vérité; tâchez de voir clair, pour marcher droit. Surtout, n'oubliez jamais ce que nous autres, nous avons

souffert. Oublier, ce serait tuer dans vos âmes l'idée même du droit, qui est votre raison de vivre.

Mais je suis tranquille. Naguère, la France s'est trouvée soudain, de nouveau, en présence d'une menace étrangère; elle savait, cette fois, ce dont il s'agissait, et qu'elle n'avait rien à se reprocher : elle n'eut pas un moment d'hésitation. Le sang de la Gaule tressaillit dans ses veines. Elle ne fut qu'une seule âme, un seul cœur. Mais il faut que cette unité morale n'apparaisse pas seulement aux heures d'orage; il faut qu'elle dure, et c'est à vous surtout qu'il appartient de la maintenir et de la fortifier.

Ainsi, de grands devoirs vous attendent, devoirs envers le peuple et devoirs envers la patrie. Vous saurez les remplir; vous ne faillirez pas à votre mission.

J'en prends à témoin les hommes qui ont trempé vos cœurs. Avant de boire à vous et à vos familles, c'est à eux que je veux adresser l'hommage de notre admiration et de notre gratitude. Je salue, Messieurs, l'Université de France, notre aïeule vénérée et chérie, ses illustres maîtres, et d'abord mon grand confrère et ami M. Ernest Lavisse, cet homme qui est une force nationale, que vous aimez tant et que vous avez tant de raisons d'aimer, M. Lavisse qui vous eût parlé avec plus d'autorité que moi, mais non certes avec plus d'affection. Je lève mon verre en l'honneur de votre Association fraternelle; je bois à vos succès, à votre avenir, c'est-à-dire à ceux de la France!

Vingt-cinquième Anniversaire
de l'Alliance française

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE

DE

L'ALLIANCE FRANÇAISE



L'Alliance française a fêté, le 1^{er} juin 1909, le 25^e anniversaire de sa fondation.

Une réunion solennelle a eu lieu à la Sorbonne sous la présidence de M. Emile Loubet.

M. Paul Deschanel a prononcé le discours suivant :

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

L'année 1909 marque une date mémorable dans l'histoire de l'Alliance française. Votre association célèbre aujourd'hui son 25^e anniversaire. Comment vous remercier du grand honneur qu'elle me fait? Quoi! Messieurs, vous comptez parmi vous tant d'hommes illustres, dans les lettres, la science, la diplomatie, l'armée, et c'est à moi que vous faites appel! Vous avez toujours écarté la politique, et vous êtes venus à un homme politique! Je devine qu'en me désignant pour parler devant vous, dans notre antique Sorbonne, des destinées de notre langue, vous avez pensé à mon nom plus qu'à moi. Oui, je vous apporte, à défaut d'autres titres, l'ardent amour de la patrie et

des lettres, le culte fervent de cette langue qu'enseignait près d'ici une voix sincère, dont je voudrais pouvoir vous apporter l'écho.

Heureusement, vos travaux et vos efforts trouvent aujourd'hui leur récompense : c'est la présence de M. Emile Loubet. J'imagine, Monsieur le Président, que vous devez sentir quelque joie de pouvoir aller où bon vous semble, tout seul, au gré de votre fantaisie. Cette muse familière vous mène toujours aux meilleurs endroits, là où l'on sent battre, non le cœur d'un parti, mais le cœur de la France.

Voilà en effet, Messieurs, le caractère essentiel de votre œuvre : vous ne regardez ni la couleur, ni le costume, ni la croyance ; qu'on serve notre langue, cela vous suffit. Vous avez accueilli également universitaires et soldats : Lesseps, Duruy, Faidherbe ; catholiques, protestants, israélites, musulmans, bouddhistes, libres penseurs ; le pasteur Edmond de Pressensé, le grand rabbin Zadok Kahn, l'abbé Charmetant ; Pasteur et Taine, Ranc et Jules Simon ; les hommes d'action et ceux qu'on a appelés les « intellectuels » et qu'on a essayé d'opposer les uns aux autres, comme si la pensée sans l'action était autre chose que dilettantisme, comme si la défense du pays et le commandement des armées n'exigeaient pas tout à la fois les plus hautes vertus et les facultés les plus étendues et les plus complexes de l'intelligence !

L'étranger nous juge trop souvent sur certains romans, certaines pièces de théâtre, que vous avez jus-

tement flétris. Qu'il vienne ici : il y verra briller la pure lumière qui éclaire les plus hautes cimes de notre histoire, l'esprit du chancelier humain qui, dans la fureur des luttes civiles et religieuses du seizième siècle, disait : « Otons ces noms qui nous divisent, ces noms diaboliques de huguenots et de papistes... » ; l'esprit du plus fin et du plus populaire de nos rois, qui, après avoir triomphé de la Ligue, signait l'édit de Nantes ; l'esprit de nos généraux républicains, dans les veines desquels coulait, avec un sang héroïque, « le lait de la tendresse humaine », de ce magnanime pacificateur de la Vendée, qui couronnait l'œuvre de sa vaillance par l'amour et qui conquérait deux fois ceux qu'il avait vaincus, à force de grandeur d'âme et de générosité.

Quand on quitte les rivages de France et que le navire gagne la haute mer, les divisions, dans le lointain, s'effacent. Ainsi faites-vous. L'Alliance française est comme une sorte de postérité contemporaine : elle s'est placée trop haut pour distinguer les détails, elle ne voit qu'une France et qu'une République.

Mesdames et Messieurs, il y a vingt-cinq ans, le 21 juillet 1883, dans une salle du cercle Saint-Simon, quelques personnes se réunissaient sous la présidence de M. Paul Cambon, alors ministre de France à Tunis. Il s'agissait d'introduire l'enseignement du français dans cette nouvelle colonie, que la clairvoyance de

Jules Ferry venait de donner à la France. Puis, on proposa d'étendre l'œuvre aux autres colonies françaises ; et, de proche en proche, vous avez fini par embrasser toute la planète. Au bout de six mois, vous étiez 1,600 ; aujourd'hui, vous êtes 50,000.

Subventions aux écoles françaises, fondation d'écoles nouvelles, bourses, cercles, bibliothèques, cours d'adultes, conférences, musées, distribution de livres et de médailles, placement d'instituteurs et d'institutrices hors de France, cours et leçons à l'usage des étrangers dans nos colonies, à l'étranger, en France, échange d'étudiants ; 450 comités en France, 320 au dehors ; 5 à 6 millions dépensés ; et de toutes ces âmes aimantées par les vôtres, un même cri d'amour qui monte vers la France. Et aussi un cri de reconnaissance vers vous, fondateurs et apôtres de l'Alliance française : Pierre Foncin, qui depuis un quart de siècle prodiguez à cette œuvre, fille de votre généreux cœur, les inépuisables ressources de votre expérience, de votre talent et de votre patriotisme ; Louis Herbette, propagandiste au dévouement et à la verve infatigables ; Dufourmantelle, Salone, Duflot et tant d'autres, qui donnent le meilleur d'eux-mêmes pour agrandir la France.

Voyez, Mesdames et Messieurs, l'œuvre de ces hommes aux colonies, à l'étranger, en France même, et comme ils se plient avec souplesse aux situations les plus variées :

Nous avons l'empire colonial le plus vaste du monde

après celui de l'Angleterre. Les Français n'émigrent pas, comme les Anglais, les Allemands, les Italiens; mais les peuples de ce vaste domaine sont leurs frères d'adoption, et il est probable que le vingtième siècle ne s'achèvera pas sans que le nombre en soit doublé ou même triplé. Or, il ne suffit pas d'apprendre leur langue, il faut leur enseigner la nôtre. Il faut les habituer à penser en français. Rien ne sert d'avoir conquis le sol, si nous ne conquérons les âmes. L'école, le livre, voilà les vrais moyens de conquête. La colonisation est surtout affaire d'éducation. C'est ce qu'ont admirablement compris à Madagascar vos grands collaborateurs, Le Myre de Vilers et Galliéni, et c'est pour cela que vous avez fondé ce comité Paul Bert, qui patronne en France des étudiants indo-chinois destinés aux carrières pratiques.

Enseignement professionnel, tourné d'abord vers les choses de la terre, les métiers, le commerce, afin de ne pas faire des déclassés; enseignement des langues indigènes; mais d'abord enseignement du français: voilà votre programme. Si l'on apprend seulement aux Annamites l'annamite, aux Malgaches le hova, on crée la force annamite, on prépare l'unité de Madagascar sous une hégémonie hova, mais on sacrifie la France et, par là, on retarde la civilisation.

Les peuples d'Indo-Chine parlent des langues imparfaites, difficiles à écrire; ceci, malgré la résistance de l'esprit asiatique, assure à notre langue un énorme avantage. Au Soudan, au Congo, à Madagascar, nous

sommes en présence de tribus peu civilisées, parlant des dialectes très différents : conjonctures également favorables. Nous n'y trouvons pas devant nous, comme les Anglais aux Indes, la tradition toujours vivante d'une civilisation vénérable et d'une antique littérature.

Grâce à vous, nos conquêtes seront plus rapides dans les nouvelles colonies qu'elles ne le furent dans nos anciennes. Même en Algérie, sur 675,000 enfants indigènes d'âge scolaire, 34,000 seulement fréquentent l'école.

Mais la France n'est pas seulement là où flottent ses couleurs, elle est partout où rayonne son génie.

Notre protectorat d'Orient abrite une forêt d'écoles qui répandent notre langue et notre influence. Certains cultes préfèrent l'école religieuse ; d'autres — les israélites, par exemple — préfèrent l'école laïque. Il y a donc place pour toutes les bonnes volontés et tous les courages. Aussi venez-vous en aide aux écoles de tout ordre, pourvu qu'elles enseignent le français et qu'elles respectent la liberté de conscience.

Les Eglises chrétiennes d'Orient ont été, dans l'islamisme figé, des foyers de vie, d'indépendance ; elles ont contribué à la libération des nationalités opprimées avec lesquelles elles se confondent ; de sorte que là où certains esprits voient des restes du passé, des vestiges du moyen âge, ces peuples, au contraire, voient la revanche du droit et, en face du fatalisme musulman, l'affranchissement de la conscience humaine.

Je n'oublierai jamais l'émotion que je ressentis, lorsque, entrant un jour dans un de nos collèges d'Orient, j'entendis des milliers de jeunes gens acclamer la France et la République, sous le drapeau tricolore seul. Je sentis alors que nous étions là en terre française, dans un asile inviolable, conquis par la vaillance de nos pères. Ce n'était pas la France d'hier ou la France de demain, ce n'était pas la France religieuse ou la France laïque, c'était la France tout entière, la France de tous les temps, — France des Croisades, allant conquérir à la civilisation européenne la Méditerranée et l'Orient, ou France de la Révolution, portant à l'Europe la philosophie du dix-huitième siècle, — la nation sainte, qui toujours a été l'héroïne désintéressée de la justice et la bienfaitrice de l'humanité.

De là, vous poursuivez notre mission séculaire en Egypte, dont nous fûmes aussi les éducateurs. Et vous apparaissez au Maroc, où l'école franco-arabe de Tanger est l'embryon de votre œuvre future.

Puis, au delà de l'Océan, c'est encore la France que nous retrouvons dans l'Amérique du Nord, sous des couleurs amies. C'est notre chair, c'est notre sang qui palpitent et qui brûlent sur les « arpents de neige ». 70,000 Canadiens français en 1759, 3 millions aujourd'hui. O puissances invincibles du souvenir et de l'amour ! Lorsque après un siècle parut devant Québec la corvette française, ils reconnurent leur drapeau sous ces plis tricolores qu'ils n'avaient jamais vus : « Ah ! voilà nos gens qui reviennent ! » Vos gens, ô frères,

sont toujours là, fidèles eux aussi, et l'ancienne et la nouvelle France se retrouvent comme aux premiers jours dans le cœur de l'Alliance française.

C'est encore l'Alliance qui resserre les liens noués il y a cent trente ans, sur les champs de bataille du Nouveau-Monde, par Washington et La Fayette. Sur l'heureuse initiative de M. James H. Hyde, à qui j'adresse notre hommage reconnaissant, vous envoyez là-bas de fiers orateurs, livres vivants, qui portent aux Américains l'esprit français et qui en reçoivent des leçons d'énergie. Et voici que le Collège de France et nos universités commencent de collaborer avec l'université Harvard. Tâche d'autant plus salutaire, qu'il n'y a pas un seul libraire français aux Etats-Unis, et que sur 15,000 professeurs de français, il n'y a que 500 Français : de sorte que notre littérature et notre langue n'eussent apparu que défigurées par des lèvres étrangères, si les illustres interprètes de nos chefs-d'œuvre, Mounet-Sully, Sarah Bernhardt, Coquelin n'avaient vaillamment défendu, là comme partout, le génie de la France.

De l'Amérique du Nord, votre propagande s'étend au Sud, dans toute l'Amérique latine, en Haïti, au Brésil, dans la République Argentine, au Chili, — horizons indéfinis ouverts à vos espoirs.

Enfin, l'Europe.

Il y a quelques années, après les mémorables visites du roi d'Angleterre à Paris et de M. Loubet à Londres, des membres du Parlement britannique passèrent aussi

la Manche. Alors fut créée une de vos grandes filiales, l'Alliance franco-anglaise, afin d'établir des rapports plus intimes entre les écrivains, les savants et les artistes des deux peuples. Quelle que soit l'importance des intérêts économiques qui lient les deux nations, une harmonie plus haute domine leurs destins : elles appartiennent toutes deux à la famille de ces grandes personnes morales, créatrices et souveraines, qui ont agrandi l'intelligence de l'humanité, à cette élite rare qui a apporté au monde des manières nouvelles de penser et qui lui en a laissé des monuments immortels. Patrie de Shakespeare et patrie de Molière, patrie de Bacon et patrie de Descartes, patrie de Pascal et patrie de Newton, pays de l'*habeas corpus* et pays de la Déclaration des droits de l'homme unissent leur génie et leur force pour la liberté de l'Europe et du monde.

Enfin, vous êtes à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Berlin, à Prague, à Vienne, à Milan, au Nord, au Midi, à nos marches de l'Est, partout.}

Telle est votre œuvre, Messieurs. « Ébauche ! » dit Pierre Foncin. Oui, œuvre colossale, si l'on regarde les années écoulées ; ébauche, quand on voit l'avenir. L'Alliance, admirée de l'élite, n'est pas assez connue des foules. La France entière devrait souscrire. Six francs par an, et divisés entre plusieurs ! Pour quelques sols, l'élève de nos écoles, de nos collèges, de nos lycées, l'employé, l'ouvrier même peuvent s'inscrire à ce livre d'or des bons Français et prendre une assurance nationale. L'agriculteur, l'industriel, le

commerçant y font un placement sûr, car le commerce suit la langue, et les mots aussi sont des pièces d'or qui enrichissent les peuples.

Le savez-vous assez, vous tous, jeunes gens, et vous Françaises qui m'écoutez, que nous avons des devoirs envers notre langue comme envers la patrie même, et qu'il faut défendre l'intégrité de l'esprit français comme l'intégrité du territoire ?

La langue est la patrie spirituelle. Elle survit à la patrie terrestre. Voyez la Bible. N'est-elle pas, depuis deux mille ans, la vraie patrie des Juifs ? La langue d'Homère n'a-t-elle pas tenu lieu de patrie aux Hellènes opprimés ? Oui, la langue est une religion. Là est le royaume de l'esprit, qui ne connaît ni les frontières ni la mort. Et quand le Parthénon ne sera plus que cendre, la voix d'Eschyle et la voix de Démosthène continueront de monter vers la roche sacrée et de remplir l'univers.

Une langue vaut en proportion de ce qu'elle donne à l'humanité. Elle meurt quand elle n'a plus rien d'utile à dire. Elle ne mérite de vivre que par l'ascendant moral qu'elle exerce sur le monde et par les services qu'elle lui rend.

La langue française, au commencement du dix-neuvième siècle encore, était, par le nombre, la première des langues européennes ; elle n'est plus que la quatrième. Le français est parlé par 58 millions

d'hommes, l'allemand par 80 millions, le russe par 85 millions, l'anglais par 116 millions. Non que nous ayons perdu du terrain, mais les autres en ont gagné. Seulement, le nombre n'est pas tout, pas plus que l'étendue du territoire : à ce compte, les Chinois seraient le premier peuple de la terre. La langue vaut ce que vaut la nation, et c'est pour cela que vous repoussez tout ce qui affaiblit l'initiative individuelle, la force militaire, l'union civique.

La langue française a été, par deux fois, en des saisons diverses, la langue universelle de l'Europe : la première fois, dans sa fleur de jeunesse et de simplicité, aux douzième et treizième siècles ; la seconde fois, dans la pleine maturité de son génie, aux dix-septième et dix-huitième. Pourquoi ?

Aux douzième et treizième siècles, parce qu'elle apportait à l'Europe une vie nouvelle, tout cet idéal de chevalerie, d'honneur, d'amour, que ni l'antiquité ni le moyen âge n'avaient connu ; au dix-septième, parce que sa littérature, parvenue au plus haut point de perfection, était l'expression achevée de la morale, le miroir de l'homme et de la société ; au dix-huitième, parce que sa philosophie préparait l'affranchissement de l'homme et la proclamation de ses droits. Chaque fois, la France ouvrait au monde un idéal nouveau, non seulement français, mais humain.

A l'inverse, du quatorzième au seizième siècle, la résurrection des lettres antiques, l'invention de l'imprimerie, la Renaissance firent éclore d'autres littéra-

tures. La patrie de Dante, de Pétrarque et de Boccace, la patrie de Cervantes et de Lope de Vega, la patrie de Camoëns et celle de Shakespeare apprirent à se passer de nous. Et, depuis le dix-neuvième siècle, l'expansion des langues anglaise, allemande et slaves est venue ravir à notre idiome sa primauté numérique.

Nous ne pouvons plus songer à substituer notre langue à la leur. Mais voici qu'un rôle nouveau s'offre à nous. A mesure que les relations internationales deviennent plus étroites et plus fréquentes, il faut, il faudra de plus en plus, non seulement à l'élite pensante, mais à l'ensemble du monde civilisé, à côté des langues nationales, un idiome commun, une langue complémentaire, qui permette aux peuples d'échanger aisément leurs sentiments et leurs idées. Or, quelle peut être cette langue ?

On a inventé de toutes pièces des idiomes artificiels, volapuk, esperanto, universal, que sais-je ? Je ne prétends pas que ces créations factices ne puissent servir aux transactions commerciales, à peu près comme les notations du télégraphe ou de la sténographie ; mais il est bien improbable que jamais une langue artificielle devienne la langue générale, commune, ou même la plus répandue des peuples civilisés, et cela d'abord parce qu'elle n'a point de littérature. Le succès d'une langue est en proportion de l'éclat de sa littérature ; le jour où celle-ci périclité, la langue décline. La langue d'un peuple est une flore vivante, qui porte en plein ciel les sucres de la terre. Il lui faut la lente maturation

des saisons et des ans. Une langue artificielle est comme une fleur imitée ; elle ne vit pas, elle n'a ni sève, ni couleur, ni parfum, elle ne peut s'épanouir. Ce ne sont pas seulement des mots, des sons, que les hommes veulent apprendre lorsqu'ils apprennent une langue, c'est tout le monde moral qu'elle exprime. Non : une langue qui n'a pas été vécue ne saurait créer de la vie ; une langue où un peuple n'a pas mis son âme ne prendra jamais les cœurs ; une langue sans poésie ne volera jamais aux lèvres des hommes.

Le monde civilisé devra donc choisir une langue naturelle, et il n'en est que trois : l'anglais, l'allemand et le français. L'allemand, admirable de force, de richesse, de profondeur, mais trop difficile, trop synthétique ; l'anglais, plus facile, mais formé de deux langues juxtaposées. Reste le français. Quels sont ses titres ?

Un Russe, M. J. Novicow, réagissant contre le pessimisme de quelques-uns de nos compatriotes, a montré pourquoi notre langue, mieux préparée qu'aucune autre à ce rôle, est destinée à devenir la langue auxiliaire de l'Europe, comme le toscan est devenu la langue auxiliaire de l'Italie. Les Anglais préfèrent le français à l'allemand ; les Allemands — en Autriche par exemple — les Latins et les Slaves préfèrent souvent le français à l'anglais. Les Anglais et les Allemands eux-mêmes enseignent notre langue dans leurs écoles, et, au surplus, les deux tiers de l'anglais viennent de chez nous. Le français est la langue de la diplomatie ; elle

est aussi celle des élites en Russie, en Pologne, en Turquie, en Grèce, en Roumanie, en Bulgarie, en Serbie, en Hongrie, en Bohême, en Italie, en Espagne, en Portugal, dans les pays scandinaves, et chaque jour ses clients deviennent plus nombreux. Elle est, par excellence, la langue de la conversation, elle a le sourire, la grâce. Il y a des races tristes, même sous le soleil ; la nôtre est gaie. Le ciel de la France est sur nos lèvres. « L'esprit français, c'est la raison en étincelles » (1).

Notre langue est la plus simple, en ce sens qu'elle emploie moins de mots, qui la plupart ont même origine ; la plus douce, car on peut dire de la France ce que Vauvenargues disait de Racine : « Personne n'éleva plus haut la parole et n'y versa plus de douceur » ; la plus logique et la plus claire, parce qu'on y parle dans l'ordre même où l'on pense : sujet, verbe, régime se suivent toujours et se commandent ; c'est le mot de Rivarol : « La langue française est la seule qui ait une probité attachée à son génie » ; oui, précision, probité, c'est tout un ; enfin, la plus humaine, parce que c'est l'homme qui est le centre et le principal objet de notre littérature.

Au fond de l'épouvante de Pascal et de l'ironie de Voltaire, c'est le même drame, le même effort de la créature périssable pour saisir l'infini et se survivre à elle-même. Dans la foi comme dans le doute, l'homme

(1) Emile Deschanel, *Histoire de la Conversation*.

se débat contre la fatalité, il essaye d'échapper à sa prison de chair, pour vivre, ne fût-ce qu'un instant, de la vie éternelle. Si l'on veut surprendre le génie de la France dans son essence même, dans ce qu'il a d'indestructible et de permanent à travers ses innombrables métamorphoses, on voit que ce peuple, le plus traditionnel à la fois et le plus révolutionnaire qui soit au monde, a toujours poursuivi le même rêve de justice. Le trait essentiel de l'âme française, c'est l'amour de l'idéal. Oui, c'est le plus pur de notre gloire, c'est l'harmonie et l'originalité de notre magnifique histoire, d'avoir toujours vécu par les idées et pour les idées. La pensée de la France est une pensée d'amour. Tout ce que gagne la culture française est gagné par la justice. La France travaille et pense pour le monde entier, et sa langue, outil d'affranchissement spirituel, est le patrimoine commun de tous les hommes.

Grâces donc soient rendues à nos grands écrivains, à ceux qui, même après tant de pertes illustres et sur des tombes encore fraîches, continuent la glorieuse lignée, qui dans la poésie, le roman, l'histoire, la philosophie, la critique, la presse, ou bien au théâtre, à la tribune, à la barre, gardent la pureté de notre langue et l'empêchent de vieillir ! Et grâces vous soient rendues à vous, apôtres de l'Alliance française, artisans de raison et de beauté, qui sur toute la terre répandez la langue immortelle de la France et son âme divine !

